

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 18.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 4 MAI 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer. *L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

À NOS ABONNÉS DE MONTRÉAL

Pour que nos abonnés de la ville, qui changent de domicile au 1er mai, n'éprouvent pas de retard dans l'envoi de L'OPINION PUBLIQUE, nous les prions de nous faire connaître leur nouvelle adresse. Qu'ils ne oublient pas.

TROP DE SOLLICITUDE

Notre pauvre humanité est exploitée de cent façons diverses. La vaste armée des exploiters a des ressources incroyables, et ceux qui se croient les plus fins se laissent prendre sans qu'ils s'en doutent. Qui est-ce qui se croient plus intelligents que ces braves protestants qui, prenant en pitié nos erreurs à nous, catholiques, versent généreusement et religieusement, une fois par année, leur obole entre les mains de farceurs acharnés à nous offrir des planches de salut, sous forme de bibles protestantes ?

L'argent se dépense, nous ne savons comment, et ceux qui en ont fait un saint usage publient ensuite des rapports superbes sur les récoltes abondantes qu'ils ont faites dans la vigne du Seigneur. Nous avons sous les yeux le rapport de la *British and Foreign Bible Society*, qui a dépensé en un an, dans les différents pays du monde, un million de piastres à convertir des catholiques et des païens au protestantisme. Ce rapport contient des choses à crever le papier, tellement c'est improbable, et nous ne comprenons pas qu'il se trouve tant de gens prêts à gober de pareilles sornettes. Il paraît que la Bible, entre les mains des colporteurs, est un remède à tous les maux de l'âme, comme le *Pain Killer* ou la *Vaseline* l'est aux maladies du corps. Ici c'est un malheureux Polonais qui se pocharde sept jours par semaine. Le colporteur lui glisse une bible, et l'année suivante il trouve son homme guéri, plein de reconnaissance, lisant le nouveau testament après sa journée faite, à la lueur blafarde des becs de gaz d'une gare de chemin de fer où il est employé. A Marseille, un matelot titubant sur les quais, trouve son chemin de Damas sous la forme d'une bible qui lui ouvre les yeux et lui fait briser la bouteille qu'il adorait. Les conversions se font à la vapeur, et après cela les braves protestants, que les miracles de Lourdes horripilent, prennent ces racontars comme parole d'Évangile.

Il paraît cependant que nous, Canadiens-Français, nous regimons un peu plus que les autres nations ; cependant, si nous devons en croire les rapports qui se publient d'année en année, nous devrions être tous protestants à l'heure qu'il est.

Ce rapport raconte que le comité biblique de Québec comptait beaucoup sur la fête de la Saint-Jean-Baptiste

de 1880 pour opérer des conversions en masse. Pendant que nous songions à nous retremper dans les eaux vives du patriotisme, à renouveler nos serments de fidélité à la religion et à la patrie, le comité pensait à nous convertir. Le moment lui paraissait bien choisi ; il nous semble qu'il l'était très mal. Toujours est-il que ces braves gens, qui ne désirent rien tant que notre salut, avaient tracé un plan très savant pour profiter de la grande réunion des Canadiens à Québec. Mais laissons-leur la parole :

“ On a tenté un grand coup, l'été dernier, pour faire connaître l'Évangile (*to reach with the scriptures*), aux Romanistes, qui devaient se réunir à Québec pour le jubilé de la société nationale de la Saint-Jean-Baptiste, le patron du Bas-Canada. On s'attendait à y voir 100,000 catholiques romains ; nos amis protestants de Québec furent d'avis que ce serait une occasion, qui ne se représenterait pas avant longtemps, de distribuer les Écritures. Ils demandèrent donc à M. Matthews de leur envoyer 10,000 bibles françaises de la version de Sacy, la seule qui pourrait leur être utile. Votre comité s'est senti ému en lisant la description qu'on leur a faite du lourd nuage de romanisme qui pèse sur le pays entre Montréal et Gaspé, région dans laquelle il n'existe pas 12 églises protestantes (en dehors de Québec), et de suite il a accordé les bibles à moitié prix. Et voici ce que l'on en a fait d'après M. Coll :

“ Les livres arrivèrent à temps et il nous fut possible d'en distribuer 500 le jour de la Saint-Jean-Baptiste. “ Mais il est venu beaucoup moins d'étrangers qu'en attendaient les Français et les prêtres... Il en vint environ 10,000.

“ Les bibles furent distribuées sur les bateaux et dans les chemins de fer ; et bien qu'un certain nombre ait été déchiré, nous avons raison de croire que les autres sont entre les mains de gens qui les liront. Chaque prêtre de la province en a reçu une qui lui a été adressée directement, car nous sommes persuadés que nombre d'entre eux n'ont pas le nouveau testament pour leur propre usage. Ce qui reste de ces bibles sera distribué par les colporteurs et par des moyens particuliers.”

On n'est pas plus naïf. Mais quel désastre pour les souscripteurs ! Des 10,000 bibles, 500 seulement se glissent dans les poches des voyageurs dont plusieurs poussent l'impunité au point de les déchirer. Quel est le nombre de bibles distribuées utilement ? C'est ce qu'il serait intéressant de savoir. Mais ce que nous savons parfaitement, c'est que les unes et les autres n'ont guère opéré de miracles. A la suite de la fête nationale, le catholicisme n'a pas paru plus en danger qu'avant et toute cette vaste région de Montréal à Québec, croupit encore dans les ténèbres du romanisme, et aucun temple ne surgit en dehors de Québec.

Nous vivons dans un temps où il est de mode de trouver des combles. Le rapport du comité de Québec, à la Société de Londres, commet le comble de l'impudence lorsqu'il écrit qu'il a envoyé une bible à chaque prêtre de notre province ! Mensonge et impudence ! Nous sommes maintenant fixé sur le chemin que prennent les bibles et sur le bien que produit le million souscrit chaque année par les sociétés bibliques.

Chaque fois qu'il nous arrive de lire un livre de controverse protestant, nous y voyons la même fausseté que nous retrouvons dans les lignes que nous venons de citer. Ces sociétés qui veulent absolument convertir des personnes qui ont moins besoin de conversion qu'elles, croient ou feignent de croire que les saintes écritures nous sont inconnues, et que même notre clergé en ignore l'existence. Rien ne peut démolir cette monstruosité. Il est évident qu'il y a des personnes intéressées à l'entretenir. Si la masse des protestants connaissait la vérité, plus ne serait besoin d'inonder le monde de bibles et, partant, plus de souscriptions. Mais les saintes écritures, nous les connaissons mieux que vous ! Nos écoles, les prédications du dimanche, nos livres de prières ne cessent de nous en pénétrer. La lecture des saints livres et surtout la pratique de ce qu'ils enseignent, chose que les distributeurs de bibles ignorent, fortifient notre foi et nous donnent les moyens de résister à la grâce..... protestante.

A. D. DECELLES.

LA RÉVOLUTION EN ITALIE

LES GUIDES AVEUGLES DE LA PENSÉE

Il n'y a que deux forces dans le monde : la force matérielle et la force spirituelle ; il n'y a par conséquent que deux hommes grands dans l'histoire de l'humanité : l'homme d'épée et l'homme de plume. L'un courbe les corps, l'autre courbe les âmes ; l'un trouble la nature matérielle, l'autre trouble la nature spirituelle ; à l'un, les hommes donnent la couronne de laurier, à l'autre la couronne d'immortelles. Mais ces deux hommes sont-ils égaux ? Non. L'histoire répond que la gloire d'Aristote a survécu à celle de son élève Alexandre-le-Grand, celle de saint Thomas à celle de Frédéric II, celle de Bossuet à celle de Louis XIV. Aussi, Shakespeare fait-il dire à César avec un sentiment de crainte mal déguisé :

Yond Cassius has a lean and hungry look ;
He thinks too much : such men are dangerous.

“ Cassius pense trop : ces hommes-là sont dangereux.” Paroles bien vraies qui résonnent dans l'histoire comme le glas funèbre de beaucoup d'intelligences d'élite et comme l'aveu arraché aux conquérants eux-mêmes, et surtout aux tyrans des peuples par la force indomptable du génie. Pendant en effet que le conquérant passe comme un ouragan sur les nations épouvantées, le penseur, lui, s'assied au foyer de la famille, donne une à une les idées qu'a mûries son cerveau et, comme la brise du printemps, pénètre jusqu'au cœur des individus qui l'admirent. Quand le guerrier a passé et avec lui les monuments de ses exploits, le penseur commence à peine son règne par les idées qu'il enseigne lui-même dans ses ouvrages ou par celles qu'il suggère à ses lecteurs et à ses critiques. L'histoire nous fait là-dessus d'étranges révélations : nos socialistes modernes, nos modernes matérialistes, nos spirites, etc., etc., que sont-ils sinon les imitateurs, parfois bien pâles des premiers philosophes grecs ?

Quand on veut connaître à fond la cause des révolutions qui parfois ont agité le monde, il faut interroger les penseurs. Qui étudie la révolution française doit connaître les doctrines de Voltaire et de Rousseau. S'il n'a scruté leurs principes, s'il n'a compris leur influence, il ne verra dans cette rage contre le trône et l'autel qu'une série d'effets sans cause, qu'une chaîne de miracles de perversité sans explication possible. De même en serait-il, si nous prétendions faire connaître l'Italie, sans toutefois mettre en scène devant nos lecteurs ceux qui de nos jours ont régné sur la pensée italienne. Le cœur fait mal à la tête, nous dit le P. Lacordaire, de l'individu ; avec sa permission, nous dirons des nations que la tête fait souvent mal au cœur. Les philosophes sont la tête d'une nation ; constatons la fièvre qui agite la tête de l'Italie et nous comprendrons facilement alors comment Diomède Bianchi a pu voir dans la crise violente que traverse sa patrie, une crise qui pourrait bien engendrer chez elle une de ces maladies de langueur toujours dangereuses, souvent mortelles pour le caractère national. Ainsi du reste, nous pourrions nous rapprocher de notre but qui est, comme nous l'avons dit, de nous instruire et de nous préserver par l'exemple d'un peuple que nous aimons, comme catholique, et que, comme artistes et penseurs, nous avons souvent admiré.

Et bien, où en est la philosophie en Italie ? Vincent Gioberti, un homme cher aux régénérateurs de l'Italie et vénéré d'eux tous nous l'apprend. Dans son *Introduction à l'étude de la philosophie*, il nous dit que l'abaissement des sciences spéculatives en général est un fait qui saute aux yeux et qui n'a pas besoin d'être prouvé. Puis, après avoir esquissé la passion avec laquelle on étudie les sciences mathématiques et naturelles, passion du reste légitime, puisque pour penser il faut vivre et que la pensée elle-même doit se porter vers la nature matérielle, il pose en regard l'état languissant dans lequel on laisse croupir la philosophie. “ Les sciences philosophiques, dit-il, celle qui les couronnent toutes, la métaphysique surtout, nous offrent un spectacle tout différent. Pâles et négligées, souvent maltraitées par une foule d'esprits superficiels qui, effrayés de l'aridité des autres études, espèrent trouver dans la philosophie un champ plus propice pour leur frivolité, elles

ne trouvent plus aujourd'hui que très peu d'amateurs dignes d'elles." Il est vrai que Gioberti parlait de l'Europe entière (qu'ent-il dit de l'Amérique ?) ; mais il n'excepte point l'Italie, et nous savons fort bien que l'Italie avant tout entrait dans ses projets de réforme.

Au reste, pas n'est besoin de témoignages ; il suffit, pour affirmer la décadence de la philosophie en Italie, de savoir comment elle y est enseignée. Les sciences philosophiques requièrent, pour être étudiées avec fruit, une longue préparation : leur instrument nécessaire, c'est l'intelligence, et je ne sache pas que les Américains eux-mêmes aient jusqu'à ce jour inventé aucune machine pour agir sur cette faculté spirituelle par la lumière, la vapeur ou l'électricité. Il faut donc au XIX^e siècle suivre le vieux procédé employé au temps d'Aristote et de saint Thomas, je veux dire accoutumer le jeune homme à raisonner sur des idées, lui faire gravir lentement la montagne des connaissances humaines et le forcer à tout observer le long du chemin, dans le monde et en lui-même. Alors, mûri et développé, son esprit verra toute la portée d'un principe et, debout sur la plus haute cime de la métaphysique, il pourra sonder d'un regard assuré non seulement les larges avenues plus rapprochées de lui, mais encore les routes et même les sentiers qui y conduisent. Quand il descendra ensuite à l'application des sciences mécaniques, politiques ou sociales, il ira droit son chemin sans errer jamais et sans jamais trébucher. Or, en Italie comme en Espagne, comme en France, comme ailleurs aussi peut-être, il est trop de collège où l'on a cru arriver à ce résultat désiré par quelques études plus ou moins superficielles de linguistique et de littérature. On a été amèrement déçu, et là où l'on a réussi à force de patience et d'efforts à hisser le pauvre étudiant sur le sommet des grands principes, l'on n'a fait de lui après tout qu'un philosophe très médiocre qui pouvait assez bien peut-être suivre le développement d'une idée dans le monde des lettres, mais qui était incapable d'en faire l'application aux sciences naturelles et, partant, de répondre aux objections cueillies par milliers dans ce champ si ardemment exploré de nos jours. Que cette manière d'étudier la philosophie est loin de ressembler à la méthode suivie aux âges brillants d'Aristote, de saint Thomas et même de Suarez ! Aussi, combien les résultats en sont différents !

Cette lacune, quelque regrettable qu'elle soit, n'est pas encore la plus grave. Dans ces institutions dont nous venons de parler, le jeune Italien ne peut saisir, sur la mer de la science, que des épaves, c'est vrai ; mais encore, sur une épave, il arrive parfois qu'un naufragé se rende au port. Il est d'autres établissements, comme les lycées royaux, où l'on se contente de lui faire voir l'immensité de la science, et où on lui refuse même le canot qui pourrait le porter au rivage. Ce sont ces collèges qui, pour se conformer soigneusement aux mauvaises habitudes des écoles allemandes, ne font étudier de la philosophie qu'une courte introduction à cette science. Deux heures par semaine seulement, et cela pendant les dernières années de son cours, le jeune homme porte au pied de la chaire du professeur de *Propédeutique* un esprit distraité par une foule d'autres études secondaires, et n'en remporte la plus grande partie du temps que des idées vagues, décousues et tout à fait incapables de lui servir de guide dans la suite. N'y aurait-il point à craindre le même résultat du système qui veut qu'au Canada l'étudiant ait à acquérir pendant sa philosophie les connaissances mathématiques et scientifiques laissées de côté jusque-là. En visant deux buts, ne s'expose-t-on point à les manquer l'un et l'autre ?

Quoiqu'il en soit, en Italie, une ressource reste au jeune homme : celle d'aller dans les grandes Universités puiser une philosophie plus complète. Mais combien qui s'en dispensent ! et encore faut-il dire que ceux-là sont les plus fortunés. Car ceux qui y vont ou bien perdent leur temps en suivant un cours donné sans ordre, ou bien perdent le bon sens en s'abreuvant d'erreurs fondamentales.

Bannie des écoles, la philosophie aurait tort de se plaindre de l'ostracisme auquel elle est condamnée dans l'enseignement des lettres et des sciences. Elle seule peut en rendre raison, c'est vrai, mais dans le siècle des lumières et dans un pays illuminé par le soleil des loges maçonniques, qu'est-il besoin de la raison ? Aussi qu'il peu de cas l'on fait des philosophes, de ceux-là même qui contribuèrent puissamment à la perversion intellectuelle de la génération présente ! De Melchior Gioia, de Jean Dominique Reomagnosi, c'est à peine si l'Italie en garde le souvenir. Rosmini et Gioberti ont depuis longtemps été oubliés. Mamiani se plaint de ce que presque personne ne lise ses livres. Si l'on va aux cours d'un Spaventa ou d'un Vera, c'est bien plutôt pour rire que pour s'instruire. Que reste-t-il donc ? Rien, absolument rien, sinon un essaim de professeurs matérialistes que le gouvernement de l'Italie rachetée (redenta) a eu soin d'appeler à presque toutes les chaires de philosophie et auxquels il décerne, en dépit de leurs sophismes et de leurs extravagances, le titre pompeux d'*illustrations* de la science par la bouche de son ministre Bacelli.

L'effet naturel de ce discrédit dans lequel est tombée la reine des sciences est de faire recevoir avec honneur toute erreur, quelque absurde et monstrueuse qu'elle

puisse être. Et pas n'est besoin pour cela que cette erreur se draper dans les riches vêtements d'un sophisme ou se farde avec art ; non, elle peut se présenter sans masque, sa difformité même la fera applaudir de tous les docteurs brevetés du gouvernement. La preuve en est l'enthousiasme frénétique avec lequel sont acclamés aujourd'hui d'un bout à l'autre de l'Italie le rationalisme dans toutes ses diversités, le panthéisme sous ses formes bizarres, le matérialisme le plus abject et le positivisme le plus éhonté. Pourvu qu'un système fasse une charge à mort contre Dieu, l'âme et la vie future, il trouve tout aussitôt des adhérents et des propagateurs et dans la presse et dans les chaires d'enseignement. Combien de prétendus philosophes ont été pour cela seul canonisés par la révolution triomphante ! Ils ont rejeté comme des vieilleries ridicules les derniers vestiges de la philosophie nationale, ils ont mis à sa place tous les systèmes nuageux éclos au-delà des Alpes ; ils ont fait de la science-reine un art de bas et vile charlatanisme, ils ont débité et érigé en dogmes toutes les sottises d'une raison fourvoyée par l'orgueil ; mais en retour, ils ont eu le triste courage de former un aréopage de blasphémateurs : à eux, honneur et gloire ! Ne le méritent-ils pas ? Ils sont traîtres à Dieu et à leur pays.

L'histoire un jour, nous le savons, assignera à ces sycophantes encensés aujourd'hui la place qu'elle a donnée à celui qui jeta un brandon enflammé dans le temple de Diane à Ephèse. Elle les nommera pour les maudire. Mais, comme ils jouent à présent un rôle important dans la comédie italienne, comédie qui déjà tourne au tragique, nous nous réservons de les présenter bientôt, tels qu'ils se sont affublés eux-mêmes, aux risées de nos bienveillants lecteurs.

GIULIO.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 25 avril 1882.

Darwin n'est plus ; Darwin a rendu sa belle âme à Dieu ; Darwin a quitté cette vallée de larmes pour une autre vallée où il aura à s'expliquer sur ses savantes théories qui sont le *summum* de la philosophie moderne.

L'Angleterre perd en lui un savant illustre qui a ouvert à l'intelligence humaine de nouveaux horizons sur l'origine de l'homme.

Ce profond philosophe mérite les honneurs qu'on rend à sa dépouille mortelle, non seulement à cause de ses découvertes sur nos ancêtres, mais aussi parce qu'il fut le grand naturaliste de notre époque.

Le cadre de cette chronique est trop étroit pour qu'il me soit possible de réfuter ses théories plus qu'étonnantes.

Darwin a voulu nous prouver que nous descendions des singes. Voilà, ma foi, de tristes aïeux !

Il aurait pu nous choisir un animal plus noble. Pour moi, je préfère l'origine que Lamartine nous donne :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

* *

Tout le monde se plaint du froid qui persiste en dépit de l'almanach.

Cet aimable printemps, qu'une foule de poètes s'approprièrent à saluer de leurs chansons, est devenu aussi hypothétique que les systèmes de Darwin.

La nature semble avoir pris le deuil de ce chercheur infatigable ; Jumbo, l'éléphant géant, en est tout triste :

Tandis que la tête inclinée,
Nous nous perdons en tristes vœux,
Le souffle de la destinée
Frissonne à travers nos cheveux.

C'est en vain que dimanche dernier j'ai été dans les champs cueillir la primevère : elle n'existe que dans les serres chaudes. Le lilas n'a pas encore émaillé de son sourire rose la gravité sombre de nos bois ; l'aubépine cache sa couronne blanche comme une vierge qui craint de se compromettre ; et le saule est si peu vert et à un air si lugubre, qu'on le compare à l'étendard irlandais, hélas ! privé du soleil de la liberté.

Rien ne vient réchauffer cette atmosphère d'ennui que nous respirons.

C'est à peine si l'on accorde quelque attention au triste démolé de Blaine avec Shipperd, *l'homme-guano*.

Plus on dépouille de correspondances, moins on trouve de preuves : le président de la Compagnie Péruvienne n'a tout l'air d'un fin renard qui a fait tomber le naïf Blaine dans son piège.

Toute cette affaire peut se résumer dans une fable de Lafontaine : *le loup et le renard*.

On sait que le renard s'étant aventuré jusqu'au fond d'un puits, s'aperçut, mais trop tard, que ce qu'il avait pris pour un fromage n'était qu'un reflet de la lune.

Le loup, qui se promenait par là, fut attiré à son tour par le même objet et par les paroles fallacieuses du renard, qui lui vanta son prétendu fromage :

Camarade, lui dit-il, venez partager mon festin.

Le loup, qui était affamé, prit la place du renard au

fond du puits, et celui-ci put ensuite tout à son aise se moquer du loup.

Shipperd, comme le renard de la fable, a su attirer à lui maître Blaine qui, lui aussi, a cru à la réalité du fromage.

Le loup fut un sot de le croire.

Ce bon Lafontaine, comme il connaissait bien les bêtes... et les gens !

* *

Toujours des lunatiques :

Un jeune homme, nommé Jarrett, vient d'essayer de se donner la mort à Philadelphie, à la station du chemin de fer qui conduit à New-York.

Cet insensé a ensuite avoué qu'il était en route pour la France, où il comptait assassiner le président Grévy. Est-ce assez stupide ?

Depuis que ce misérable Guiteau a commis son crime, on ne sait combien de malheureux ont cherché à l'imiter.

MacLean, qui a tiré sur la reine d'Angleterre, est un idiot de cette espèce.

Oh ! que la potence est longue à accomplir son œuvre ! On ne pendra Guiteau que le 30 juin prochain !

* *

On annonce qu'au Grand Opéra, à Paris, un grand scandale vient d'avoir lieu. Un officier de cuirassiers, agacé par la voix fausse d'un acteur, a tellement sifflé et vociféré, que l'on a dû suspendre la représentation. On jouait *Les Huguenots*, et c'est M. Jourdain, remplissant le rôle de Saint-Bris qui, par son mauvais jeu, a fait naître cette tempête.

A New-York, on n'a pas l'habitude de témoigner aussi bruyamment son mécontentement. Lorsqu'une pièce ne vaut rien ou qu'elle est mal jouée, le public reste froid : c'est sa manière de désapprouver ; tout autre acte de mécontentement bruyant serait considéré comme *improper*, inconvenant.

Lorsque nous sommes au théâtre, nous n'usons de notre droit de spectateur que pour applaudir. Je trouve que ce n'est pas assez ; un bon coup de sifflet de temps à autre nous débarrasserait bien plus sûrement des mauvaises pièces et des acteurs médiocres qui abusent de notre patience !

Puisque nous parlons théâtre, signalons la présence de la troupe d'acteurs français de M. Grau, à New-York, où ils vont jouer jusqu'au mois de mai. Après cette date, ils rentreront en France prendre un peu de repos.

Voilà deux ans que ces intrépides artistes se promènent en Amérique.

Ils ont été partout ; ils ont tout vu, tout observé, les pays froids, les pays chauds ; ils ont traversé des forêts vierges et des lacs pleins de crocodiles, les déserts de sable et les rivières qui roulent de l'or. Ces courageux propagateurs de l'art ont laissé beaucoup des leurs derrière eux : la fièvre jaune les a décimés ; mais cela ne les empêche pas d'être gais. Chacun rapporte de ce long voyage une foule de choses : ce sont des singes, des perroquets, des oiseaux des tropiques, des pièces d'or à toutes les effigies et beaucoup de diamants.

ANTHONY RALPH.

Les journaux de Québec nous apprennent que M. l'abbé Alphonse Lemieux, fils de M. Narcisse Lemieux, marchand de fers, et neveu de Monsieur le grand vicaire Légaré, a subi ses examens du Doctorat en théologie au collège de la Propagande, à Rome, avec le plus brillant succès.

M. Lemieux a été ordonné prêtre le samedi Saint, dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Il reviendra à Québec dans le cours de l'été, à la suite d'un voyage en Terre-Sainte, qu'il fait maintenant.

Nos plus sincères félicitations à sa famille.

M. Alphonse Lemieux est élève du Séminaire de Québec.

La moitié de l'inquiétude et de l'ennui que l'homme endure dans le monde, provient de ce qu'il contracte des dettes. On dirait que certaines personnes sont nées pour acheter et s'engager outre mesure, aussi longtemps qu'elle ne sont pas tenues de payer comptant. Donnez-leur une occasion d'acheter à crédit, et la question du paiement ne les embarrasse aucunement. Mais quelle moisson de peines récolte celui qui sème dans les dettes ! Combien de chevelures sont blanchies et de vies abrégées, que de suicides et de meurtres sont provoqués par les dettes ! Et, cependant, comme il est facile d'éviter ce terrible monstre ! Tout jeune homme devrait, au commencement de sa carrière, se faire une règle sévère de ne jamais s'endetter pour aucune raison. N'achetez aucune chose à moins d'avoir l'argent nécessaire pour le payer comptant. Ne faites pas attention à "l'occasion favorable," à "la chance rare," au "bon marché," etc. ; ce sont autant de pièges destinés à faire des victimes.

NE VOUS ALARMEZ PAS.—Toutes les maladies des voies urinaires, spécialement les maladies de bright, diabète et des rognons, peuvent être radicalement guéries par les Amers de Houblon.



LE DERNIER MARIN DU VAISSEAU *LE VENGEUR*, TOREC, MORT EN 1858, À CONCARNEAU (BRETAGNE, FRANCE)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

On s'occupe encore beaucoup en France de la loi décrétant l'instruction obligatoire athée. La pénible impression qu'elle a produite sur la partie saine de la population est lente à s'effacer. On n'aurait jamais cru que les maîtres du jour seraient allés jusque là. Par contre, les journaux impies ne se possèdent plus de joie. Ils entonnent un vrai chant de triomphe et, selon ces fauteurs d'athéisme, le gouvernement vient de prendre le vrai moyen de déboucler la France. On n'a pas d'idée des blasphèmes que cette loi leur inspire !

Le *Mot d'Ordre* félicite la République actuelle d'être plus avancée que Robespierre qui, lui, avait reconnu l'existence de l'Être Suprême :

« Dieu a éprouvé un rude coup, et c'est le Sénat qui le lui a porté, dit ce journal. Les sénateurs ont estimé que l'hypothèse de Dieu ne valait pas un conflit avec la Chambre des députés ; et avec une bonne grâce dont il serait injuste de ne pas leur tenir compte, ils ont profondément mis en terre l'Être Suprême. C'est là un résultat considérable et dont nous devons hautement nous féliciter.

« Notre République, plus conséquente avec ses principes que celles qui l'ont précédée, chasse de ses lois une pure conception, qui n'a rien à y faire, et qui en vicie l'esprit. »

L'Intransigeant n'est pas moins révoltant :

« Dieu et Jules Simon sont outrageusement battus, dit-il. Pauvre Dieu ! pauvre Simon ! comme on les lache ! c'est le coup de la "fournée de janvier." La France était libre-penseuse, c'était le devoir du cabinet de s'incliner devant la libre-pensée. »

Quelle folie ! quelle démente ! Cela s'écrit dans cette France qui se glorifiait jadis du titre de "fille aînée de l'Église." Jamais l'impiété ne s'est affichée avec une telle audace. Et dire que ces excès ne font qu'arracher des plaintes aux catholiques sans leur faire secouer leur apathie ! L'opinion publique pousse l'indifférence à ce point que, dans les dernières élections municipales, qui ont eu lieu en France il y a deux semaines, le quart des électeurs n'ont pas voté, et qu'il est trouvé des villes de 200,000 âmes, comme Toulouse, où personne ne s'est présenté au bureau de votation. Vraiment, c'est à ne plus reconnaître la France !

* * *

M. Gladstone, dont l'arrivée au pouvoir avait fait concevoir aux *Home rulers* de grandes espérances, se débat péniblement sous les difficultés que lui présente la question irlandaise. Il paraît condamné à l'impuissance, paralysé qu'il est par la grande influence des propriétaires qui dominent les libéraux aussi bien que les conservateurs. L'agitation continue en Irlande, et comme elle ne prend pas la forme d'une révolte à main armée, elle n'en est que plus difficile à vaincre. Ce n'est plus l'Irlande d'autrefois qui, poussée à bout par la misère, courait aux armes pour se faire massacrer. Aujourd'hui, les Irlandais se contentent de refuser aux propriétaires le paiement des rentes, arrêtent tout mouvement d'affaires, lassent la police et la gendarmerie, et maintiennent le régime de la terreur pour les propriétaires. Ils sont soutenus dans leur lutte par les Irlandais des États-Unis que la misère a jadis chassés d'Irlande. Ceux-ci se vengent en envoyant des milliers de dollars aux agitateurs. L'an dernier, les souscriptions des Irlandais-Américains ont dépassé \$300,000.

Comment tout cela finira-t-il ? Il est bien difficile de le dire. En attendant, M. Gladstone, que l'on regardait comme le sauveur futur de l'Irlande, alors qu'il était chef de l'opposition, est également exécuté des *landlords* irlandais qui lui reprochent de ne pas écraser l'agitation, et des Irlandais qui le honnissent parce qu'il refuse de rétablir le Parlement de Dublin et de réformer la tenure des terres.

M. HENRY LABOUCHÈRE

Le membre pour Northampton, à la Chambre des Communes d'Angleterre, et propriétaire du *Truth*, est devenu une personnalité. Aussi croyons-nous que les lecteurs de *L'Opinion Publique* nous sauront gré d'avoir traduit à leur intention la notice suivante, qui doit faire partie d'une collection d'articles du même genre, par Joseph Hatton, et que la maison Harper, de New-York, doit publier sous le titre de *Journalistic London*.

Au nombre des rivaux du *World* il en est un dont le succès commença avec son premier numéro éclipsant en cela le *World* lui-même. Avec un joli frontispice, représentant une attrayante figure de la Vérité, tenant d'une main le flambeau de la science, et de l'autre un miroir avec la devise de Cicéron : *Veritatis cultores, fraudis inimici*, *Truth* fut une nouveauté dans le journalisme. Son propriétaire et rédacteur était connu comme un écrivain audacieux et caustique, connu aussi pour un capitaliste ayant beaucoup d'argent pour soute-

nir son audace et beaucoup de courage pour appuyer son argent.

Le public savait que Labouchère ne s'inquiétait pas que son journal payât ou non—par conséquent on se hâta de fournir à son trésor. Le public anglais déteste le journal pauvre et son rédacteur nécessaire. Il aime la puissance, et l'argent est une plus grande puissance que la science.

Piquant, personnel, brillant, causeur, impudent, parfois scandaleux, toujours amusant, *Truth* est aimé et redouté. D'une dimension convenable pour la lecture, les feuillets coupés et cousus, il a forme et dimension qui seraient des améliorations aux journaux si populaires *The Field*, *The Queen*, et *Land and Water*.

Homme marquant dans le journalisme, la diplomatie, la politique et les finances, propriétaire influent du *Daily News*, éditeur du *Truth*, membre du parlement pour Northampton, avec la fameuse villa de Pope pour résidence de campagne, et une maison près de St. James Park, M. Henry Labouchère occupe une position préminente parmi les notabilités de Londres.

Il a eu une carrière intéressante pour ne pas dire romanesque. Né à Londres, en 1831, il reçut son éducation à Eton et à Cambridge. Pendant ses deux années au Trinity, il fut en lutte constante avec ses maîtres. Il ne pouvait supporter la discipline.

En sortant de Cambridge il commença à voyager. Il désira voir le Mexique. Après avoir demeuré quelque temps dans la capitale, il la quitta et se mit en route à cheval avec cinquante dollars dans sa poche. Après avoir erré dix-huit mois à travers la contrée il revint à Mexico, et devint amoureux d'une femme de cirque. Il voyagea avec la troupe, comme un héros de "Quida ;" c'était lui qui prenait l'argent à la porte, c'est-à-dire qu'il recevait des oranges et du maïs qui remplaçaient la monnaie.

Il se fatigua de cette besogne et se rendit aux États-Unis. Arrivé à St-Paul, qui n'était alors composé que de quelques maisons, il rencontra une bande de sauvages Chippewa qui retournaient chez eux. Il se joignit à eux et vécut avec eux six mois, les suivant à la chasse au buffle, prenant part à leurs travaux et à leurs plaisirs, jouant aux cartes pour des wampum, enfin faisant ce qui eût fourni à Joaquin Miller matière à un poème de plusieurs strophes ; le jeune anglais excentrique et prosaïque appelait cela faire la vie et passer le temps. Il se rendit ensuite à New-York, et faisant de cette ville son quartier général, il visita les villes environnantes.

Puis il lui prit une idée d'entrer dans le service diplomatique et, comme il avait de l'influence, il y entra. "Il n'y avait pas d'examen alors" disait-il plus tard à un ami, voulant par là lui donner à entendre que s'il lui avait fallu subir un examen il ne serait pas entré dans le service ; mais M. Labouchère, en dépit de son audace politique et de son arrogance comme journaliste, est un homme très modeste, toujours prêt à nier ses mérites, excepté lorsqu'il croit heurter les scrupules de quelque âme timorée en racontant ses aventures de jeu ou de théâtre (lesquelles après tout n'ont pas été très blâmables au point de vue de la société), et il cherche ce qui paraîtra le plus étrange dans sa vie accidentée.

Il fut nommé attaché d'ambassade à Washington, et on ne le trouva nulle part. Dans un voyage qu'il faisait dans l'ouest, il vit par hasard sa nomination sur un journal et se rendit à Washington où il demeura dix ans.

Pendant la guerre de Crimée il favorisa l'embauchage de citoyens américains pour l'armée anglaise et fut chassé de la légation.

Ce fut lui, lorsqu'il était attaché d'ambassade, qui se moqua si bien d'un Américain qui se rendit au bureau de la légation pour voir M. Crampton :

—Je veux voir votre chef.

—Vous ne le pouvez pas ; il est sorti ; dites-moi ce que vous voulez, répondit Labouchère.

—Vous ne me seriez bon à rien, c'est votre chef que je veux voir ; je puis attendre.

—Très bien, dit le jeune homme, continuant à écrire ; prenez un siège.

Le visiteur attendit un temps considérable.

—Enfin, dit-il, voici deux heures que je suis ici ; votre chef est-il arrivé ?

—Non, vous verrez sa voiture devant la porte quand il arrivera.

—Et combien de temps croyez-vous qu'il sera absent ?

—Eh bien ! dit Labouchère, il est parti hier pour le Canada ; je pense qu'il sera ici dans six semaines à peu près.

Labouchère était joueur, et quand il est d'humeur causeuse, il prend plaisir à raconter ses aventures de cartes.

—Quand j'étais à Washington, le ministre m'envoya à Boston. Je me logai dans un petit hôtel et je m'inscrivis sur le livre sous le nom de Smith. Dans la soirée j'allai dans une maison de jeu et je perdis tout mon argent, moins un demi-dollar. J'allai me coucher, satisfait de cette pousse. Le lendemain matin l'hôtel fut saisi pour dettes par le bailli, et les voyageurs durent payer leur compte et partir avec leurs bagages. Je ne pus pas payer, et par conséquent il me fut impossible de transporter ma malle dans un autre hôtel. Tout ce

que je pus faire fut d'écrire à Washington pour avoir un envoi de fonds et d'attendre deux jours son arrivée. Le premier jour je me promenai et dépensai mon demi-dollar pour manger. C'était en été, de sorte que je passai la nuit sur un banc dans la Commune, et le matin j'allai me laver dans la baie. J'étais indépendant de tous les soins et de tous les soucis de la civilisation. Mais je n'avais pas d'argent pour m'acheter à déjeuner. J'avais faim, et vers le soir, j'avais tellement faim que j'entraï dans un restaurant et me commandai à dîner, sans savoir comment je paierais à moins de laisser mon habit en gage. Dans ce temps presque tous les restaurants de Boston étaient dans des caves, et près de la porte était le comptoir où se tenait le propriétaire pour recevoir l'argent.

Pendant que je mangeais, je m'aperçus que les garçons, qui étaient tous des Irlandais, me regardaient et parlaient de moi entre eux. Ma conscience coupable me fit supposer que mon apparence leur faisait deviner ma pauvreté, et qu'ils calculaient si mes vêtements paieraient ma dépense. Enfin, l'un d'eux s'approcha de moi et me dit :

—Je vous demande pardon, monsieur, mais êtes-vous le patriote Meagher ?

Ce patriote avait été exilé en Australie, d'où il s'était échappé pour se réfugier aux États-Unis.

J'étais à Boston pour surveiller les patriotes, je mis donc mon doigt sur mes lèvres en disant : "Chut !" et je levai les yeux au plafond comme si je voyais la Verte Erin apparaître devant moi. De suite on fut persuadé que j'étais Meagher. Les meilleurs plats, les meilleurs vins me furent offerts. Quand j'eus rendu justice à toutes ces bonnes choses, j'allai au comptoir et je demandai hardiment ma note. Le propriétaire, Irlandais aussi, me dit :

—D'un homme tel que vous, qui avez tant souffert pour la bonne cause, je ne veux pas être payé ; permettez à un frère de vous serrer la main.

Je lui permis. Je le permis aussi à tous les garçons, puis je sortis en prenant l'air sévère, résolu, mais triste que j'avais vu prendre par les patriotes exilés.

En partant des États-Unis, le jeune diplomate fut envoyé successivement à Saint-Petersbourg, Munich, Francfort, Stockholm, Florence, et enfin à Constantinople. Mais il semble que son poste était la dernière place où on pût le trouver. Un jour, il reçut avis qu'il avait été promu à la position de premier secrétaire de la légation pour la république de Paraná. Il ne s'y rendit pas, car il savait, ce que le Bureau des Affaires Étrangères ignorait, que la dite république avait cessé d'exister. Au bout de six mois, lord Russell lui demanda avec colère pourquoi il n'était pas à Paraná. Labouchère répondit qu'il avait cru que le gouvernement l'avait nommé secrétaire *in partibus infidelium*, en récompense de ses services, et qu'il pouvait jouir de son salaire en Europe. La réponse fut l'ordre de partir de suite. Labouchère demanda "pour où," alors le gouvernement découvrit que la république où il voulait l'envoyer n'existait plus depuis dix mois.

On lui ordonna d'aller à Saint-Petersbourg. Six mois après, il était à Hombourg. Lord Russell se ficha encore. Labouchère répondit qu'il n'était pas riche, qu'il n'avait qu'un grand zèle, et que, comme le gouvernement n'était pas assez libéral pour l'expédier en Russie en chemin de fer, il s'y rendait à pied, et qu'il espérait arriver à Saint-Petersbourg dans le courant de l'année.

On voit que l'espiègle étudiant qui tourmentait ses maîtres au Cambridge en fit voir de belles au gouvernement pendant son service dans la diplomatie. Il entre de la malice aujourd'hui dans ses exploits de journaliste, mais il y met à profit, dans sa profession d'écrivain et de rédacteur, beaucoup de science et d'expérience du monde, enrichissant ses critiques des hommes et des choses d'une variété d'incidents et d'anecdotes qui sont le secret de ses succès.

Ainsi, lorsque Khalil Pacha fut rappelé de son poste d'ambassadeur à Paris, parce qu'il avait été affiché dans un cercle comme ayant perdu 40,000 francs à l'écarté, Labouchère lui témoigna sa sympathie dans *Truth*, disant que Khalil avait eu 50,000 louis de rentes, mais qu'ayant la passion du jeu comme lui (Labouchère), il en avait gaspillé la plus grande partie.

Étant ambassadeur de Turquie à Saint-Petersbourg, il perdit plusieurs millions de francs en jouant au whist avec des Russes et il paya en gentilhomme. "Je m'intéresse à lui, écrivait Labouchère, il m'épargna une fois une grosse perte d'argent. Lui, un Russe et moi, nous nous assîmes un soir pour un petit "rubber." Les Russes ont la terrible habitude de jouer avec ce qu'ils appellent un zéro ; c'est-à-dire qu'on ajoute zéro aux profits et aux pertes, ainsi 10 se trouve 100. Lorsque Khalil et le Russe eurent gagné leurs morts, je m'aperçus avec terreur qu'avec le zéro j'avais perdu £4,000. Puis ce fut à mon tour de prendre le mort. J'avais gagné une partie, mes adversaires en avaient également gagné une et nous jouions la dernière main de la dernière partie. Si je la perdais, je devais perdre £8,000. Nous n'avions plus que chacun deux cartes. J'avais six levées et mes adversaires cinq. Khalil jouait le premier, il avait le meilleur atout et une treizième carte. Le seul autre atout était au mort. Il n'avait par conséquent qu'à jouer son atout, et ensuite sa treizième

pour gagner, lorsqu'il laissa tomber cette dernière carte. Ses doigts étaient gauches. Avant qu'il eut pu la relever je poussai l'atout du dunny dessus et je réclamai la partie. Le Russe hurla, Khalil hurla ; ils dirent que c'était jouer un peu vivement, je répondis que c'était selon les règles du jeu. Ils en appelèrent aux spectateurs qui me donnèrent raison. Ainsi je sauvai £8,000 contre la Russie et la Turquie alliées, par la faute du Turc, et il me semble maintenant que le pauvre Ottoman, faisant la guerre à son ancien allié de la table de jeu va perdre la partie de la même manière que Khalil perdit au whist contre moi. Avoir de bonnes cartes et savoir s'en servir, sont deux choses bien différentes."

En 1864, M. Labouchère brigua l'honneur de représenter au parlement le bourg royal de Windsor. Il fut élu, mais sur requête, il perdit son siège. Les contestations d'élection se faisaient, à cette époque, devant un comité, et celui-ci trouva que le candidat élu avait nommé un trop grand nombre de comités ; mais on ne put constater aucun cas de corruption, malgré qu'il fut bien connu que des sommes considérables avaient été dépensées.

Quand l'avocat des pétitionnaires posa la question à Labouchère, s'il avait dépensé de l'argent, il répondit carrément que non. Après la séance, il alla trouver l'avocat :

— Pourquoi, dit-il, n'avez-vous pas insisté davantage sur les questions des dépenses d'élection ?

— Quelle est la raison de cette observation ? répondit le savant avocat.

— Vous m'avez demandé si j'avais payé de l'argent, dit Labouchère. Sous serment, j'ai été obligé de répondre non, puisque je tenais à dire la vérité.

— Que voulez-vous dire ? ajouta l'avocat assez embarrassé.

— C'est que j'avais simplement donné des bons qui devaient être vendus ; ils représentaient bien une valeur, mais comme ils n'avaient pas cours légal, ce n'était pas de l'argent.

Après sa défaite, il repartit pour le Continent, voyageant en Italie et dans diverses parties de l'Europe, et séjournant quelque temps à Nice. De temps à autre il écrivait des lettres pour le *Daily News*, dont il était devenu un des propriétaires.

Il était à Paris lors du siège. Un correspondant du *News*, qui y était aussi, voulait s'en retourner à Londres où il avait sa femme et sa famille. Labouchère s'offrit pour prendre sa place, et le public anglais doit à cette heureuse circonstance, le récit le plus réaliste et le plus fidèle au point de vue d'un habitant de Paris, qui ait été publié. "Le journal d'un assiégé de Paris," publié par Macmillan, est encore ce qui représente le mieux aux lecteurs la condition de Paris, son héroïsme, sa lâcheté, sa frivolité, son dévouement et ses souffrances pendant son envahissement et jusqu'à sa capitulation. Les lettres parurent dans le *Daily News* et, avec les écrits si vivants de M. Forbes, en firent la fortune.

Quelqu'un demandait un jour à Labouchère :

— Comment avez-vous pu envoyer si régulièrement vos lettres à Londres ?

— Jules Favre, répondit Labouchère, avait eu la bonté de dire aux correspondants que s'ils donnaient des lettres à l'homme en charge des ballons, il en serait pris grand soin. Je me doutai de quelle nature serait cette attention, de sorte que je ne donnai que des insignifiances aux messagers du gouvernement, et j'adressai mes lettres à une dame qui les portait au bureau du *News*. Il était impossible de lire toutes les lettres privées, et les miennes, n'étant pas connues comme correspondances de journaliste, passaient très bien.

Lorsque le *World* fut fondé, M. Labouchère se chargea de la chronique de Londres. Son premier succès dans ce nouvel emploi le fait toujours rire lorsqu'il le raconte à des intimes.

Il avait appris de bonne source que les directeurs du *Times* avait résolu de forcer M. Sampson, leur rédacteur financier, de résigner sa position. Labouchère le dénonça de suite dans le *World*, ordonnant au *Times* de le démettre. La résignation de Sampson, arrivant très peu de temps après ces arrogants articles du *World*, fit grande impression sur le public et rehaussa considérablement la renommée de ce journal.

Ce fut dans ce temps que le *World* commença à bien payer. Labouchère, en habile homme d'affaires, s'en retira et fonda le *Truth*. Ce journal paya de suite. Il était brillant, personnel, et, tranchons le mot, impertinent. Le commérage était nouveau, bien renseigné, sans souci et sans crainte de qui que ce soit. Le monde est cruel. Il jouit du malheur des autres.

On acheta le *Truth* pour voir qui serait sur la sellette, soit individu, soit institution. Les financiers, dont les affaires étaient le moins embrouillées, tremblèrent, les gandins ouvrirent d'une main nerveuse. Labouchère frappait à droite et à gauche, quelquefois avec justice, d'autres fois injustement, mais toujours avec esprit, habileté et courage.

Il fut souvent menacé de recevoir des coups de canne, mais sa plume n'hésita jamais et, plus on le menaçait, plus il y mettait de fiel.

L'auteur de ces lignes ne prétend pas discuter ici la moralité du journalisme personnel ; il sait seulement que, règle générale, ceux qui le condamnent le plus

sont aussi ceux qui le lisent le plus. *Truth* a été poursuivi plusieurs fois pour libelle ; les procès Roberson et Lambri sont assez célèbres. Immédiatement avant les dernières élections générales, une députation de Northampton vint prier M. Labouchère de se porter candidat libéral pour ce comté. Il accepta et fut élu avec M. Bradlaugh. Il siégea avec les ultra radicaux sur les bancs de traverse.

C'est un terrible brandon de discorde, mais sa bonne éducation, le vernis de son style et de ses manières, lorsqu'il parle à la Chambre, lui assurent l'attention respectueuse de l'assistance. Sa défense de son collègue, M. Bradlaugh, lorsque le nouveau membre de Northampton fut expulsé de la Chambre, fut marquée au coin de la modération ; et quelque pussent être ses idées sur la théologie et la philosophie malsaine de M. Bradlaugh, il évita soigneusement d'exprimer son opinion.

A part toutes les aventures et les incidents de sa vie, le député de Northampton s'est occupé de théâtre. Le "Queen's" lui a appartenu. Quelquefois il le louait, d'autres fois il organisait lui-même les représentations. Mais, au milieu de ces préparatifs, il lui arrivait de quitter l'Angleterre, on ne pouvait le trouver nulle part. Les représentations avaient lieu quand même, mais il y perdait de l'argent.

Un jour, on lui conseilla de remplir la salle de claqueurs et de ne laisser entrer personne autre. L'affiche traditionnelle "complet" fut mise sur toutes les portes. Il fit cela avec la condition que la semaine suivante tout le monde paierait. La semaine suivante la salle était vide. Les acteurs se plaignirent. Ils ne voulaient pas jouer devant des banquettes vides.

— Que n'amenez-vous du public ? leur dit Labouchère.

— Amener le public ? Mais amenez-le vous-même.

Il annonça des représentations des œuvres de Shakespeare, se proposant de monter une pièce par année. Des affiches furent mises à toutes les entrées, demandant à l'audience de voter sur la représentation. Il y eut pendant quelque temps beaucoup d'excitation par la publication de ces votes. C'était une bonne idée ; le nombre des spectateurs payant augmenta beaucoup. Cependant, le "Queen's" ne fut pas un succès financier, et il a été converti dernièrement en un magasin coopératif.

CHOSSES ET AUTRES

Il est probable que la session fédérale sera terminée avant le 15 courant.

Son Altesse Royale la princesse Louise est attendue en Canada vers le commencement de juin prochain.

L'église Saint-Jacques, ne suffisant pas au nombre des fidèles de cette paroisse, le révérend M. Rousseau, curé de Bonsecours, est à la tête d'un mouvement pour acheter l'église de la Trinité, dans la rue Saint-Denis.

Le gouvernement du Maryland a signé une loi, votée par la législature de cet État, qui punit de quarante coups de fouet le mari qui aura été reconnu coupable d'avoir battu sa femme.

ERRATA.—Dans notre dernier numéro, à l'article *Quatre années dans le monde*, on a fait une omission : Page 1re, ligne 11e, après les mots "du 24 août," lisez : "A voir la foule de retraitantes se presser à la porte du monastère," on dirait, etc., etc.

Les journaux de France, arrivés par la dernière malle, nous apportent la triste nouvelle de la mort de M. Le Play, l'éminent économiste, auteur de plusieurs ouvrages fort estimés : *La constitution de l'Angleterre* ; *L'organisation de la famille* ; *L'organisation du travail* ; *La réforme sociale*, etc., etc.

Jeudi dernier, le prince Léopold, duc d'Albany, le plus jeune des fils de la reine Victoria a épousé, à Windsor, la princesse de Waldeck. Le télégraphe nous a apporté des détails sans nombre sur la cérémonie. Le plus curieux est celui-ci : la reine, à l'occasion de ce mariage, a donné à la princesse Béatrice, sa fille, une robe couverte de dentelles qui ont appartenu à Catherine d'Aragon, première femme d'Henri VIII.

CONCERT DONNÉ PAR M. ET MME OSCAR MARTEL.—C'est mercredi prochain, 10 courant, dans la grande salle Nordheimer, rue Saint-Jacques, qu'aura lieu la fête musicale que nous avons annoncée dans notre dernier numéro. Cette soirée promet d'être brillante. Melles C. Bazinet, M. Ledoux, V. Mount, L. Mullarky, E. Peltier et M. Scanlan, toutes élèves de M. et Mme Martel, se feront entendre. M. Arthur Graham, ténor, directeur de la Société Ste-Cécile de Montréal, donnera aussi son bienveillant concours. Entre la première et la deuxième partie du concert, M. F. J. Bisailon récitera *La Mouche*, magnifique poésie de M. Guiard.

Gounod, Verdi, Vieuxtemps, Donizetti, Rossini-Ernest, Braga, etc., etc., tous les grands maîtres y sont représentés par quelques-unes de leurs compositions les plus attrayantes.

Nous espérons que les amateurs de bonne musique ne manqueront pas l'occasion de venir passer quelques heures agréables au concert du 10 mai.

Le plan de la salle Nordheimer, où le concert doit se donner, est en vue chez M. A. J. Boucher et H. Prince.

Mercredi de la semaine dernière était un jour de grande fête à Caughnawaga ; le grand chef indien, Thomas Jocks, conduisait à l'autel Marie-Joséphine Martin, fille de l'ex-chef Martin. Au lever du soleil, le canon du fort fit entendre sa voix puissante pour célébrer l'événement joyeux qui devait rendre ce jour mémorable. Ce salut quasi royal fut tiré par le canon que le roi Georges présenta aux sauvages en reconnaissance de leurs services, lors de l'invasion américaine. Tout le monde était sur pied, les magasins étaient fermés et les drapeaux flottaient sur les principaux édifices. A neuf heures, les fiancés faisaient leur entrée dans l'église, décorée avec goût pour la circonstance. M. Bruce servait de père au marié. Le R. P. Burtin, missionnaire des sauvages, célébra le mariage. Pendant la messe, le chœur de l'église, sous la direction du chef Louis, fit entendre des chants qui n'auraient certainement pas été hors de mise dans nos grandes églises. A leur sortie, les mariés furent de nouveau salués par le canon du fort. Puis on se rendit chez le père de la mariée, où les convives firent honneur à un déjeuner somptueux.

En avril dernier, des pêcheurs marseillais prirent, non loin des îles, un gros poisson de la famille des requins, nommé vulgairement *redone*, et ne pesant pas moins de 840 kilogrammes (1,680 livres).

Dans les entrailles du monstre, on trouva un crâne humain, un pied d'enfant, un foulard, un mouchoir de poche, une veste, un gilet en tricot, un cache-nez de laine et une chemise.

Quelques jours auparavant, un marin nommé Bonnet et son fils s'étaient noyés dans ces parages ; on se demanda si ces objets, si ces restes trouvés dans le ventre du requin n'étaient pas ceux de Bonnet et de son fils.

On fit venir la veuve Bonnet qui, en apercevant le foulard blanc et la veste, fut tellement saisie, qu'elle tomba à la renverse. Elle avait reconnu les vêtements de son mari et de son fils.

Quand elle eut repris ses sens, on la reconduisit chez elle, et elle voulut emporter les objets trouvés dans les entrailles du monstre marin.

Tristes reliques !

De la *Minerve* de lundi, 1er mai :

On nous communique l'extrait suivant d'une lettre adressée à un de nos abonnés par M. Bureaux de Pusy, l'un des officiers français qui ont visité notre province l'automne dernier :

"Saint-Denis, près Paris, 10 avril 1882.

"Veillez croire que je n'oublie pas les amis qui m'ont fait, au Canada, le plus aimable accueil. Leur souvenir est toujours présent à mon esprit et je suis particulièrement heureux d'avoir l'occasion de renouer avec vous les affectueuses relations commencées il y a quelques mois.

"Si Voltaire trouvait bon de féliciter Louis XV de la perte de quelques arpents de neige au-delà de l'Atlantique, notre génération n'est pas du même avis et regrette profondément les événements douloureux qui ont privé la mère-patrie d'un aussi grand nombre de ses enfants. Les regrets sont encore plus vivement ressentis par les Français auxquels il a été donné, comme à moi, de visiter votre pays, et d'y trouver leurs mœurs, leurs traditions, tous les sentiments dont ils sont eux-mêmes animés.

"Pour moi, j'ai rapporté de mon voyage une impression qui ne s'effacera pas ; il a encore augmenté mon respect et mon admiration pour le marquis de Montcalm, ainsi que pour tous les autres héros, ses compagnons de gloire et de malheur.

"Depuis mon retour en France je suis passé lieutenant-colonel et j'ai cessé d'être attaché au ministère de la guerre ; on m'a donné un nouveau service dans les environs de Paris, ce qui m'a permis de ne pas m'éloigner de la capitale.

"BUREAUX DE PUSY, Lt.-Colonel du Génie.
"15, Avenue de Villars, Paris."

Un locataire, qui est en même temps un ivrogne, se trouve attardé avec un camarade devant une table chargée de bouteilles vides.

— Encore un verre ! dit l'ami, qui cherche à se persuader qu'il y a encore place en lui pour n'importe quoi.

— Non, dit l'autre, j'en ai assez... Et puis, je dois te dire... J'ai déménagé hier, et, dans ma nouvelle maison, je ne connais pas encore assez bien l'escalier.

Le jour de ses noces, la mariée prononce toujours un *oui* pour un *nom*.



Le patron Lecroisey



et les dix canotiers du bateau de sauvetage n° 4, victimes de la catastrophe du 26 mars.



LE DRAME DU HAVRE—LE DÉBARQUEMENT DES CERCUEILS, RAMENÉS DE HONFLEUR PAR LE PAQUEBOT LE RAPIDE



LE DRAME DU HAVRE—LE CANOT DE SAUVETAGE EST ROULÉ SUR L'ACCORE DU BANC D'AMFARD (ONZE VICTIMES)

NOS GRAVURES

Le Dimanche

Ils habitent la campagne. De retour de la messe, et après avoir pris le dîner, le vieillard lit à haute voix quelques passages de l'Imitation de Jésus-Christ. Sa femme écoute attentivement. Le soir, à la veillée le notaire et le docteur viendront faire la partie de cartes avec le maître et la maîtresse du logis. Vers neuf heures tout le monde se retire. On ferme les portes de la maison. On fait la prière du soir. Une demi-heure après tout dort. On n'entend plus que le tic tac de la vieille horloge.

Le dernier marin du "Vengeur"

Quel calme la mort a donné aux traits de ce héros qui porte sur sa poitrine les signes de sa bravoure ! Quelle résignation confiante dans cette veuve qui prie le Seigneur de l'envoyer bientôt rejoindre le compagnon de sa vie ! Quelle nudité, quelle pauvreté autour de l'âtre où quelques brindilles carbonisées jettent leur dernière fumée !—Le brave a quitté la terre avec le signe de la croix rédemptrice devant les yeux, il a oublié ses misères en entrant dans l'autre vie, celle qu'il laisse à ses pieds n'est déjà plus de ce monde... Belle vie, belle mort des vrais chrétiens !

Le drame du Havre

La journée du 26 mars 1882 restera tristement célèbre dans les fastes maritimes du Havre.

"Sauver ou périr," telle est la devise des sauveteurs du Havre. Sans pouvoir sauver leurs semblables en danger, onze de ces vaillants sont morts ce jour-là victimes du devoir et de leur dévouement à l'humanité.

Pendant la nuit du samedi 25 mars au dimanche 26, le vent se leva subitement, en soufflant de la partie de l'ouest. Vers quatre heures du matin, l'ouragan saute tout à coup à nord-nord-ouest avec une violence extraordinaire.

A partir de ce moment, il continue encore d'augmenter. De sept à huit heures du matin surtout, quoique la mer soit basse, l'extrémité de la jetée devient inabordable, tant les lames en furie déferlent avec violence sur le parapet, se brisent sur les grèves et sautent pardessus les forts.

Dès sept heures du matin, les équipages des canots de sauvetage sont présents à l'anse des Pilotes, tout prêts à se sacrifier pour sauver des malheureux en détresse.

A sept heures et demie du matin, le commandant Becqué, par mesure de précaution, fait armer le canot de sauvetage No 4. L'équipage, composé de onze hommes, y prend place aussitôt. Ce sont : Lecroisey, patron ; Leprevost, Paul Dessoyers, Leblanc aîné, deuxième patron ; Cardiné, Moncus, Alphonse Méné-léon, Varescot, Ollivier, Jacquot et Fossé.

Il est huit heures, le sémaphore de la jetée signale un sloop de pêche de Saint-Vaast, le *Vivid* (le Rapide), gréé en côtre, qui, fuyant devant la tempête, se dirige sur Honfleur.

Le commandant Becqué fait un signe à l'équipage du canot No 4. Les hommes endossent aussitôt pardessus leurs vareuses le *selingue*, large vêtement de sauvetage en toile cirée, garni à l'intérieur de bouchons de liège coupés en petites rondelles, et se coiffent du *suoi* ou *tapauling*, coiffure en toile huilée de forme ronde, garnie d'un long couvre-nuque se boutonnant sur les épaules.

Le patron Lecroisey, immobile à la barre, attend le signal.

—Allons, patron, dit le commandant, il va falloir partir !

—Quand il vous plaira ! répond le modeste héros.

—Allez ; A Dieu vat !

Des marins s'attèlent à une longue corde fixée à l'avant du canot et le halent à bras, le long de la jetée, jusqu'à cent mètres du phare.

Arrivés là, sur un signe du patron, ils retirent l'amarré. Les sauveteurs plantent un petit mât haut de cinq mètres à l'avant et déploient une voile minuscule. Livré à lui-même, le canot met le cap sur le sloop et se précipite à son aide. Les nombreux spectateurs encouragent nos braves marins en agitant leurs mouchoirs et en les acclamant.

Des lames énormes soulèvent l'embarcation de sauvetage et la font ensuite retomber comme dans un abîme. Ce canot met ainsi plus d'une heure pour atteindre le bâtiment en détresse. Arrivé à 100 mètres de celui-ci, le patron Lecroisey se maintient au vent du sloop, attendant probablement une embellie pour l'accoster.

Vers dix heures et quart, le sloop, ayant cassé sa chaîne, hisse sa trinquette et fuit en Seine dans la direction de Honfleur. Ce malheureux bâtiment, entraîné sur le banc d'Amfard, va périr. Il est impossible de sauver son équipage. N'importe ! Le patron Lecroisey va tenter l'impossible : lui et ses compagnons savent qu'ils sont perdus s'ils s'obstinent à suivre ce navire.

Fidèles à la noble devise des sauveteurs havrais, ils n'hésitent pas un instant. Ils sauveront ces malheureux ou périront avec eux.

L'embarcation de sauvetage établit aussitôt sa voile, afin de se maintenir toujours dans le vent du sloop. Ce canot tombe alors dans l'accroce de l'extrémité du banc d'Amfard : bientôt il est roulé successivement dans les brisants et dans les énormes paquets d'eau jaunâtre, mêlée de sable et de galets, qui déferlent en ce moment-là.

Un monstrueux coup de mer tombe sur la barque par tribord arrière et assomme le patron, qui est enlevé de son banc. Sous cette violente impulsion, le canot libre revient au vent, en faisant le tour sur tribord, et chavire de ce côté, la quille en l'air. Quelques secondes après, il reprend sa position normale, sans mât et presque submergé ; mais, hélas ! il est vide ! Les onze hommes qui le montent ont été précipités dans les flots.

Cinq seulement reviennent à la surface ; les six autres ont dû être assommés sur ce banc de galets par le poids énorme de l'embarcation qui pèse plusieurs milliers de kilos.

Les guetteurs du sémaphore aperçoivent, pendant huit minutes, les cinq premiers naufragés, ballottés par les lames au milieu d'une mer désordonnée. Deux d'entre eux s'approchent à quelques mètres de la bouée d'Amfard ; l'un de ces malheureux étend le bras pour la saisir ; mais, entraîné par le courant, il disparaît bientôt avec ses compagnons.

L'alarme est donnée à la place : le second canot de sauvetage No 3 va à la recherche de ces infortunés. Son patron, Julien Leblanc, dont le frère vient de périr, est à la barre.

—En avant ! hardi ! garçons ! crie-t-il à ses hommes, dont voici les noms : Chevreau, Héroult, Potevin, Lelièvre, Martin, Germain, Louis Lainé, Barré, Breville et Lecoq.

A la sortie du chenal, une rafale casse la vergue de la voile ; les sauveteurs, n'écoutant que leur courage, se servent alors de l'aviron et enlèvent la lourde embarcation comme un simple you-you.

Mais, hélas ! leur dévouement est impuissant. Arrivés sur le lieu du sinistre, ils ne découvrent que des bouées et quelques agrès provenant du No. 4, chaviré. Quant à leurs compagnons, aucune trace, la mer les a tous engloutis !

Pendant ce temps, le *Vivid* est passé par-dessus le banc d'Amfard et est allé s'échouer au nord d'un banc de sable, un peu à l'ouest du port de Honfleur. En quelques minutes il est mis en pièces par les vagues furieuses, qui entraînent son équipage.

—Il a éclaté comme une pomme, me disait plus tard, dans son rude et pittoresque langage, le patron Leblanc.

C'était un ancien sloop anglais francisé, qui faisait la pêche aux huitres. Il y avait à bord six hommes d'équipage : Germain, patron, 29 ans, quatre enfants ; Colin, Leprette, Mauronard, Laverne, aîné, matelot ; Laverne jeune, mousse.

Les cadavres des onze marins du canot naufragé furent découverts dans la journée du lundi, sur la côte du Sud.

Tous ces malheureux, souillés de vase, avaient la tête couverte de contusions, les mains écorchées, ce qui prouvait qu'ils avaient été assommés sur les galets du banc d'Amfard.

Le 27, à trois heures de l'après-midi, le vapeur le *Rapide* partait du Havre pour Honfleur, afin de ramener dans leur ville natale ces glorieuses victimes.

Vers cinq heures du soir, le *Rapide* donne dans les jetées du Havre ; une foule innombrable, silencieuse et recueillie, couvre les quais ainsi que la jetée.

Puis le cortège se forme et se dirige vers le poste de secours de la chambre de commerce, situé place de l'Esplanade, où les cercueils furent déposés, en attendant l'inhumation solennelle qui eut lieu deux jours après.

Au centre de ce hangar, M. Becqué, commandant du sémaphore, a improvisé une chambre ardente avec de longs pavillons attachés à la charpente de la toiture ; au fond, les étendards de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, supportant les armes des sauveteurs havrais ; à droite, les pavillons portugais et italiens ; à gauche, ceux de la France et de l'Espagne.

Les cercueils des dix sauveteurs sont déposés à gauche sur des tréteaux ; celui du patron Lecroisey, à droite, surmonté de trois couronnes.

A neuf heures du soir, commence la lugubre cérémonie de la reconnaissance des cadavres.

Dans l'intérieur du hangar se tiennent M. Becqué et les guetteurs du sémaphore. L'aspect de cette chambre mortuaire, éclairée seulement par d'énormes falots à vitres de corne, est des plus sinistres. Cette sombre lumière se reflète en teintes sanglantes sur les parties rouges des pavillons et des linceuls.

L'exhumation des corps commence par celui du patron Lecroisey.

Ce vaillant héros apparaît couché dans des draps blancs. On est frappé par l'air de calme résolution qui règne sur ses traits : la mort l'a surpris à son poste. Le front et le nez sont fortement contusionnés : M. Becqué se penche tout ému sur le cercueil — Va ! mon pauvre

garçon, dit-il d'une voix étouffée, je te reconnais bien.

On fait entrer sa famille : sa veuve, vêtue de noir, pâle, se soutenant à peine, est entourée de ses trois plus jeunes fils ; l'aîné et le frère de la victime les suivent.

Ces infortunés se jettent à genoux en sanglotant autour du cercueil. Tous les assistants ont les larmes aux yeux.

Vient ensuite Dessoyers : le même calme règne sur ses traits ; l'aspect du visage est même souriant, c'était le boute-en-train de l'équipage ; il a dû être frappé au moment où il encourageait ses camarades par une joyeuse saillie.

Tous ces morts, sans exception, ont le même calme sur les traits ; calme des héros chrétiens, on peut bien le dire, car tous portent au cou des croix ou des médailles ; la peau est même colorée ; ils reposent dans la mort. Tous ces cadavres ont été frappés au front par les galets et les quartiers de roc du banc d'Amfard.

Même calme pour Méné-léon et Leprevost.

Jacquot a les traits souriants. Sa mère, se contenant à peine, réprime énergiquement sa douleur : " Voyez, dit-elle, le pauvre enfant, on dirait qu'il dort. "

On est frappé d'admiration devant la douleur muette et profonde de tous ces parents, qui font preuve d'un véritable stoïcisme.

La mère de Fossé embrasse longuement le cadavre de son fils, en répétant d'une voix sourde : " Henri ! pauvre Henri ! "

Le jeune garçon et la petite fille de Cardiné poussent des cris déchirants qui font éclater les sanglots de tous les assistants : " Papa ! pauvre papa ! mon petit papa ! " s'écrient les malheureux orphelins, qui ne veulent pas s'éloigner.

Le sous-patron Leblanc assiste à toutes ces lugubres reconnaissances, attendant l'exhumation de son frère, dont, par une étrange fatalité, le cercueil se trouve placé le dernier à ouvrir. Calme, en apparence, les traits ravagés par la douleur, il contemple toutes ces scènes déchirantes. Par moments, il s'approche du cercueil de son frère, et d'un geste convulsif soulève le linceul tricolore qui le recouvre :

Sur la poitrine d'Ollivier nous apercevons les grains noirs d'un humble chapelet qui ne le quittait jamais. Sa veuve pleure à chaudes larmes.

—Allons, madame Ollivier, lui dit doucement M. Becqué, vous m'avez promis d'être raisonnable.

—Oui, monsieur, répond la pauvre femme, mais je ne puis plus.

La femme de Varescot, en proie à une violente crise nerveuse, se jette sur le cadavre de son mari et s'évanouit. On est obligé de la transporter au grand air pour lui faire reprendre connaissance.

On ouvre enfin le cercueil de Leblanc. Son frère se penche et lui essuie doucement le visage ; cet homme de bronze est enfin vaincu, de grosses larmes coulent sur ses joues hâlées.

—Si je ne l'ai pas sauvé, nous dit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, c'est que je n'ai pas pu.

A 11 heures 25, la lugubre cérémonie était terminée. Deux jours après, ces nobles victimes étaient ensevelies avec une pompe vraiment royale, au cimetière Sainte-Marie, sur la colline qui domine la ville, près de la tombe de Durécu, qui leur a si longtemps servi d'exemple.

Morts ensemble sur le champ d'honneur des sauveteurs, ils dormiront ensemble au champ du repos, ayant à leurs pieds cet Océan sur lequel ils ont passé leur existence et à qui ils ont arraché de si nombreuses victimes !

DICK DE L...

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. Les *Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'Irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

Maladies du Foie, des Rognons et de Bright.—Un remède certain qui détruit le germe de toutes ces maladies est certainement au-dessus de toute valeur. Vous trouverez ce remède dans les Amers de Houblon. Les certificats de vos voisins qui en font usage vous le prouveront.



LE DIMANCHE

NOUVELLES DIVERSES

Octave Daigneault, le misérable qui s'est avoué coupable d'avoir commis un viol sur une enfant de deux ans, à Saint-Henri, a été condamné à dix ans au pénitencier.

Bradlaugh poursuit l'assistant Sergent-d'Armes de la Chambre des Communes, pour plusieurs mille louis de dommages, parce qu'il l'a expulsé du lobby des Communes à la dernière session.

L'honorable M. Masson, ex-ministre de la milice, doit quitter prochainement la France pour le Canada. On dit que M. Masson a notablement refait sa santé en Europe.

Doncaster, Angleterre 30 avril.—Un employé de chemin de fer, nommé Albert Young, a été arrêté hier pour avoir proféré des menaces contre la vie de la reine. On pense qu'il a fait ces menaces par bravade.

M. Scoville, l'avocat de Guiteau, préparera une requête au président pour demander que la sentence de Guiteau soit commuée en un emprisonnement pour la vie. Il parcourra les Etats-Unis pour recueillir des signatures.

Nous accusons réception du rapport de l'honorable commissaire des terres de la Couronne de la province de Québec, pour l'année terminée le 30 juin 1881. Ce rapport est accompagné de trois cartes très précieuses. Il renferme des détails du plus haut intérêt sur nos mines, nos bois et nos forêts.

On mande de Richmond, Virginia, qu'une jeune fille, de Louisa County, a envoyé une boîte de bonbons empoisonnés à deux rivales, qui aimaient un jeune planteur. Les deux rivales ont mangé les bonbons, et c'est avec difficulté qu'on put leur sauver la vie. La jeune fille a été arrêtée.

LETRE À UN PENDU.—Il paraît qu'il vient d'arriver dans le bureau de poste de Jersey City une lettre expédiée de Nisatowice, Pologne, et adressée à Martin Kankowsky, qui a été pendu, comme on sait, comme meurtrier d'une dame Mina Muller. L'auteur de cette lettre, qui est, dit-on, la mère du supplicié, l'informe que son frère est mort, et l'engage à venir rejoindre la femme et l'enfant qu'il a abandonnés, ou du moins à leur faire parvenir quelque argent.

ÉCHAPPÉS ET REPRIS.—Quatre détenus, travaillant à la briqueterie, à peu de distance du pénitencier de Saint-Vincent de Paul, se sont précipités sur leur gardien, l'ont garotté, et ont pris la clef des champs.

Le gardien réussit à se défaire de ses liens, et donna l'alarme. On se mit à la poursuite des fugitifs, qui furent rejoints quelques minutes plus tard et ramenés au pénitencier.

Pendant la capture des fugitifs, un jeune homme fut accidentellement blessé par la balle du revolver d'un camarade.

La balle a été extraite et la victime de l'accident est considérée hors de danger.

Un témoignage important.—Madame A. A. Jordan, 51 rue Lincoln, Worcester, Mass., qui pratique la médecine, raconte qu'un jour une amie du Sud lui parla avec tant de chaleur de l'efficacité de l'huile de St. Jacob, qu'elle résolut d'en faire l'essai et la prescrivit à ses malades souffrant de rhumatisme ; les résultats furent des plus étonnants, et depuis elle la recommande à tous ses patients qui souffrent de rhumatisme ou d'autres douleurs.

UN HOMME BIEN MIS

Il est difficile de dire, d'une façon absolue, ce qu'on doit entendre par "être bien mis" ; il est certain que le bon bourgeois de province, le gommeux parisien et l'Arthur des bals de barrière comprennent chacun à leur façon ce que c'est que d'être bien mis ; pour le bon bourgeois, c'est d'avoir un bon paletot, un bon pantalon et un bon gilet, en bonne étoffe ; un chapeau solidement établi, et des bottes en bon cuir et bien cousues ; le tout bien broissé et d'une propreté irréprochable ; en un mot, pour lui, être bien mis, c'est être cossu.

Pour le gommeux, c'est d'avoir en soirée le vêtement noir de rigueur, à la ville, le costume de saison, dernière mode, le pantalon à pieds d'éléphant, les gants irréprochables et le col de la chemise ouvert jusqu'au creux de l'estomac.

Pour l'Arthur de barrière, l'ornement de la tête suffit

à la mise : la haute casquette de soie noire, dite à six étages, vulgairement nommée *un sixième*, posée en arrière, sur une chevelure ramenée en ronflaquettes sur les tempes, une cravate de couleurs voyantes, arrangée à la Colin ; telle est, pour lui, le dernier mot de la toilette.

C'est donc tout à fait en dehors des appréciations ordinaires que, pour Lochetot, être bien mis, c'est avoir un parapluie ; tout au plus pourrait-on comprendre qu'en cas d'averse on est *bien couvert* ; au fait, c'est peut-être ainsi qu'il l'entend. Du reste, on connaîtra tout à l'heure ses explications. Disons d'abord qu'il est prévenu de vol d'un parapluie au préjudice de son ami Broquille.

M. le président.—Comment ! vous êtes sans ouvrage et sans asile, Broquille vous recueille, vous donne l'hospitalité, et, pour le récompenser, vous profitez de son absence pour lui voler son parapluie ?

Lochetot.—Voler !... je lui ai emprunté simplement.

M. le président.—Vous n'êtes pas revenu ; ce n'est qu'un mois après qu'il vous a rencontré par hasard.

Lochetot.—Cet homme-là, je le croyais mon ami ; il m'a donné l'hospitalité, c'est vrai ; il m'a prêté de la monnaie, c'est vrai ; il m'a prêté ses bottes, c'est vrai ; mais ce qu'il fait à mon égard lui détruit tout le prestige de sa bonne action.

Broquille.—Ah ! bien, il est bon là, le sapeur ; il me filoute mon parapluie et il me débîne par-dessus le marché.

Lochetot.—C'est bien, monsieur ; mettez que je vous ai filouté votre parapluie ; mais moi j'ai ma pensée intérieure que je vous l'ai emprunté.

Broquille.—Non ; mais, monsieur le président, il faut vous dire que ce jour-là il faisait un temps superbe.

Lochetot.—Le temps ne fait rien à la chose d'un parapluie ; je l'avais pris pour aller demander de l'ouvrage.

M. le président.—Quel rapport cela a-t-il ?... Lochetot.—Le rapport que, quand on se présente dans une maison et qu'on a un parapluie, on a tout de suite l'air de quelqu'un de bien mis. Supposez qu'il aurait plu, les patrons chez qui j'ai été se seraient dit : "Qu'est-ce que c'est que ce garçon-là, qui ne s'achète même pas un parapluie ?"

M. le président.—Allons, c'est ridicule, ce que vous nous dites là.

Lochetot.—Elle est bien bonne.

Lochetot.—C'est un fait réel qu'on a l'air de rien du tout.

M. le président.—Enfin, si vous avez emprunté le parapluie, pourquoi ne l'avez-vous pas rapporté ?

Lochetot.—Parce que, depuis le jour que je l'ai pris, je ne fais que chercher de l'ouvrage ; je suis été jusqu'à des cinq, six lieues autour de Paris, toujours avec le parapluie.

M. le président.—Eh bien, où est-il ? Vous ne l'aviez plus quand on vous a arrêté.

Lochetot.—Je l'ai laissé par mégarde chez un bourgeois dont je suis été lui demander de l'ouvrage.

M. le président.—Quel est ce bourgeois ?

Lochetot.—J'ai jamais pu m'en rappeler ; j'ai été dans plus de soixante-quatorze boutiques ; je sais que c'est un gros rouge, qui a une femme grêlée et une fille bête comme un hareng.

Après cette explication, on comprend à merveille la condamnation à six mois d'emprisonnement prononcée contre l'auteur de la nouvelle définition de l'homme bien mis.

VARIÉTÉS

Aux courses du bois de Boulogne, de joyeuses demoiselles boivent du champagne dans un landau :

—Oh ! dit tout à coup l'une d'elles, que de monde ! Ça ptilule !

—Qui donc lui a enseigné le français ? demande une autre.

—T'es bête ! Un pharmacien.

Authentique :
Bébé passe avec sa mère devant un magasin de jouets :
—Oh ! la jolie poupée ; achète-la moi, dis, petite maman ?

—Mais, mon enfant, tu sais bien que je n'ai pas d'argent.

—Eh bien ! allons d'abord acheter des sous et nous reviendrons ensuite chercher la poupée.

Mme Z... disait à son gendre, qui ne passe pas pour le plus heureux des époux :

—Mon ami, que vous donnerai-je pour vos étrennes ? Voulez-vous le portrait de votre femme ?

—Oui, s'écria-t-il, mais une attention en vaut une autre... Je garderai le portrait, vous reprendrez l'original !

Dans la rue :
Un bohème dépenaillé marche en rasant les murs, essayant de cacher les défaillances de son costume.

Passé un impitoyable gamin qui, montrant du doigt la redingote percée au coude.

—En v'là un qui est rien dans le mouvement : il a un tunnel sous la manche.

Mariage

Mardi, le 2 mai, à l'église St-Jacques, par le Rév. Messire Beaudet, vice-recteur de l'Université Laval, M. le docteur A.-A. Foucher, professeur à l'Université Laval, à Montréal, à mademoiselle Lumina Rolland, troisième fille de M. J.-B. Rolland. Les heureux époux sont partis en voyage, en destination de New-York.—Pas de cartes.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ECHECS

Montréal, 4 mai 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

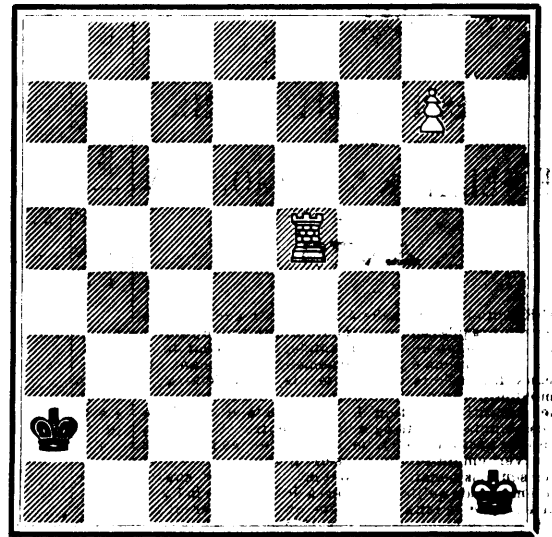
No. 307. — MM. Eusèbe J. Maurien, Québec ; N. Guérin, Montréal ; F. H. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; L. Dargis, P. Fabien, M. Lafrenais, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; N. P., Sorel ; H. Lupien, V. Gagnon, S. Tudieu, Québec ; Paul Paradis, St-Jean.

AUX SOLUTIONNISTES. — Lorsque les solutions envoyées ne figurent pas dans la liste, c'est qu'elles ne sont pas parvenues en temps utile. Nous rappelons, à cet effet, à nos devineurs, que la dernière limite de réception est fixée au mardi midi.

PROBLÈME No. 308.

Composé par M. LAMOUROUX, Paris (France).

NOIRS. — 1 pièce.



BLANCS. — 3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 307.

Blancs. 1 D 8e TD 1 Cou T joue.
2 C 3e D, 2e R ou D pr T, mat.



APPROVISIONNEMENTS POUR LES PENITENCIERS

DES SOUMISSIONS cachetées, portant la suscription "Soumissions pour approvisionnements," seront reçues au bureau du Préfet du Pénitencier de St-Vincent de Paul, jusqu'au treizième jour de MAI 1882, à midi, de personnes désirant passer un contrat pour fournir à l'Institution telles quantités des articles ci-dessous mentionnés, savoir : viande, farine, épicerie, effets de nouveautés, flanelle et étoffe de laine, fourrage, cuir et fournitures, charbon et pétrole, qui seront nécessaires pour la consommation à la prison depuis le 1er juillet 1882 au 30 juin 1883.

La farine devra être inspectée et estampée avant d'être livrée. Tous les approvisionnements acceptés, sujet à l'approbation du Préfet, qui donnera tous les renseignements demandés.

On exigera des échantillons du thé, du sucre, du sirop, du tabac, du pétrole et des articles de nouveautés.

Les signatures véritables de deux personnes responsables, consentant à se rendre cautions pour l'exécution fidèle du contrat, devront être données dans la soumission, dont on pourra obtenir des formules du préfet, et aucune autre ne sera acceptée.

Les soumissionnaires devront mentionner le prix demandé pour livrer les effets au pénitencier.

Ils devront aussi faire la somme des prix sur la formule de soumission pour la quantité spécifiée de chaque article requis.

GODFROI LAVIOLETTE,

Préfet.

Pénitencier, 29 avril 1882.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



LIGNES DE TÉLÉGRAPHE

DE SELKIRK A EDMONTON

AVIS

DES soumissions cachetées seront reçues par le soussigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 17e jour de MAI prochain, en une somme ronde, pour l'achat de la ligne de télégraphe du Gouvernement (comprenant les poteaux, fils, isolateurs et instruments) entre Selkirk et Edmonton.

Les conditions sont qu'il sera entretenu une ligne de communication télégraphique entre Winnipeg, Humbolt, Battleford et Edmonton, et que les messages du gouvernement seront transmis gratis.

Les soumissionnaires devront mentionner, en sus de la somme ronde qu'ils sont prêts à donner pour la ligne de télégraphe, le taux maximum qu'ils chargeront au public pour la transmission des dépêches.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 18 avril 1882.



RIVIÈRE OTTAWA

Canaux de Grenville et Ste-Anne

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant la suscription: "Soumission pour bois pour portes d'écluses," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des mottes de l'Est et de l'Ouest, jeudi, le 11e jour de MAI prochain, offrant de fournir et livrer le et avant le 30 jour d'octobre 1882, du bois de chêne et de pin, scié de dimensions propres à la construction de portes d'écluses pour les nouvelles écluses à Greese's Point, canal Grenville, et la nouvelle écluse à Ste-Anne, rivière Ottawa.

Le bois devra être des qualités décrites et des dimensions stipulées sur une feuille imprimée que l'on pourra se procurer en s'adressant soit en personne ou par lettre à ce bureau, où l'on pourra aussi obtenir des formules de soumission.

Rien ne sera payé sur le bois avant qu'il n'ait été livré à l'endroit voulu sur les canaux respectifs, ni avant qu'il n'ait été examiné et approuvé par un officier préposé à ce service.

Les entrepreneurs devront se rappeler qu'un chèque de banque accepté pour la somme de \$300 devra accompagner la soumission; cette somme sera confiée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour fournir le bois aux prix et conditions mentionnés dans l'offre.

Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 16 avril 1882.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

MAI 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. - En 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tons différents. L'vrs d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND MONTRÉAL) Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables

LES PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION



On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. - Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. - Les Pilules de Golvin sont un puissant dépuratif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies qu'amène le renouveau. - Se vendent dans toutes les Pharmacies. - Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. - Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. - A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.

Compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien

LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN offre à vendre des terres dans la FERTILE CONTRÉE de Manitoba et le Territoire du Nord-Ouest, moyennant certaines conditions de culture, à raison de

\$2.50 L'ACRE

Le prix d'achat est payable au sixième comptant et la balance en cinq versements annuels avec intérêt à six pour cent.

UNE REMISE DE \$1.25 L'ACRE

est allouée pour la culture, tel que décrit dans les règlements agraires de la Compagnie.

LES TITRES DE PROPRIÉTÉS

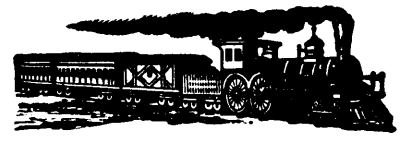
de la Compagnie, que l'on peut se procurer dans toutes les agences de la Banque de Montréal, et dans les autres institutions financières du Canada, seront

RECUS A DIX POUR CENT DE PRIME

sur leur valeur au pair, plus les intérêts composés, pour et en paiement du prix d'achat, diminuant d'autant par conséquent le prix de la terre pour l'acheteur.

Des conditions spéciales seront faites avec compagnies d'émigration et d'agriculture. Pour copie des règlements agraires et autres détails, s'adresser au commissaire des terres de la compagnie, JOHN McTAVISH, à Winnipeg, ou au soussigné,

(Par ordre des directeurs.) CHARLES DRINKWATER, Secrétaire. MONTREAL, 1er Décembre 1881.



CHEMIN DE FER Q. M. O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE LUNDI, 2 JANVIER 1882,

Table with columns: MIXTE, MALLE, EXPRESS. Rows include Départ de Hochelaga pour Ottawa, Arrivée à Ottawa, Départ de Ottawa pour Hochelaga, etc.

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa. Tous les Trains de Passagers sont pourvus de Chars-Palais le jour et de Chars-Dortoirs la nuit. Les Trains allant et venant d'Ottawa font coïncidence avec les trains allant et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal et quittent la Station du Mile-End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

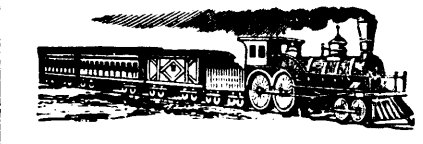
Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS: 13 PLACE D'ARMES, 2-2 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL. VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. VIS-A-VIS L'HOTEL RUSSELL, OTTAWA. L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE. 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Fentre qu'ils fabriquent eux-mêmes.



Chemin de Fer Intercolonial

1881-Arrangements d'Hiver-1882

A partir du 21 Novembre 1881, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with columns: Train name, Time. Rows include Part de Pointe Lévis, Arrivée à Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains font la connexion à la Jonction des Chaudières, avec les trains du Grand-Tronc qui partent de Montréal à 10.0 p.m.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Les trains quittant Halifax à 2.45 p.m., et St Jean à 7.25 p.m., et arrivant à Montréal à 6 h. a.m., en faisant connexion à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc à 8.10 p.m. restent à Campbellton le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 12, rue Saint-François Xavier, ancien local du bureau de Poste, Montréal. D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef. Moncton, N. B., 15 nov. 1881.-52 f.

HOP BITTERS. (A Medicine, not a Drink.) CONTAINS HOPS, BUCHU, MANDERAKE, DANDELION. AND THE PUREST AND BEST MEDICAL QUALITIES OF ALL OTHER BITTERS. THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints. \$1000 IN GOLD. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything injure or injurious found in them. Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other. D. I. C. is an absolute and irresistible cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.